

Christine
CLERC

DOMENICA
LA DIABOLIQUE *Récit*

Une collection de tableaux exceptionnels,
des amants milliardaires,...
du sang sur les mains

Éditions de
L'Observatoire

Domenica la diabolique

De la même auteure

- Le Bonheur d'être français*, Grasset, 1982, Prix Albert-Londres.
- Dimanche 16 mars, 20 heures*, Belfond, 1985.
- L'Arpeggione*, roman, Flammarion, 1987.
- Chronique d'un septennat*, Stock, 1988.
- La Guerre de Mitterrand*, avec Josette Alia, Olivier Orban, 1991.
- Les Amants de Maastricht*, Robert Laffont, 1992.
- Rendez-vous politiques*, L'Archipel, 1993.
- Jacques, Édouard, Charles, Philippe et les autres*, Albin Michel, 1994.
- Cent jours à l'hôpital*, Plon, 1994.
- Journal intime de Jacques Chirac*, 4 volumes, Albin Michel, 1995-1998.
- Bérénice*, roman, Grasset, 2000.
- Les De Gaulle, une famille française*, NiL, 2000.
- Lettre à un petit garçon*, Plon, 2002.
- Tigres et tigresses. Histoire intime des couples présidentiels*, Plon, 2006.
- De Gaulle-Malraux, une histoire d'amour*, NiL, 2008.
- Carnets intimes de Nicolas Sarkozy*, NiL, 2008.
- Le Pape, la Femme et l'Éléphant*, Flammarion, 2011.
- 50 couples d'exception*, avec Blanche de Richemont, Les Éditions du Palais, 2013.
- « *Tout est fichu !* » *Les coups de blues du Général*, Albin Michel, 2014.
- Le Tombeur du Général*, Allary éditions, 2016.
- Victor Hugo amoureux*, Éditions Rabelais, 2016.
- J'ai vu cinq présidents faire naufrage*, Robert Laffont, 2017.
- Adieu la France ! Pourquoi de Gaulle est parti*, Éditions de l'Observatoire, 2019.

Christine Clerc

Domenica la diabolique

ISBN : 979-10-329-0598-2
Dépôt légal : 2021, juin
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Ninon

Prologue

Le rapt de Domenica
ou le dernier scandale
Walter-Guillaume

Depuis des décennies, on pouvait visiter au musée de l'Orangerie – où sont exposés les *Nymphéas* de Monet ainsi que les 148 tableaux de la collection Walter-Guillaume – une salle consacrée à l'histoire de la scandaleuse « Domenica ». Il s'agit de Madame Walter-Guillaume, qui fut contrainte, sous le règne de De Gaulle et Malraux, de céder sa collection à l'État pour échapper à la prison.

Outre les maquettes de son somptueux appartement des années 1920 aux murs tapissés d'œuvres de Renoir à Picasso en passant par Matisse et Monet, on y découvrait des photos et des coupures de presse relatant « l'affaire » qui éclata en 1959 et fit alors la une des journaux : *Madame Paul Guillaume au grand chapeau*, immortalisée par André Derain, avait tenté de faire assassiner son fils adoptif afin de conserver seule la propriété et la jouissance de sa collection !

Depuis longtemps, la personnalité de cette collectionneuse criminelle, dont on devine, à la voir descendre en

manteau de vison l'escalier du palais de justice de Paris, escortée de son célèbre avocat, Me Floriot, l'arrogance de femme riche, m'intriguait.

Un été, en Provence, le docteur Jean M., qui fut son psychiatre durant plus de trente ans, m'est présenté par des amis communs. Il me parle de Domenica la séductrice, qui fréquenta le Tout-Paris de la politique et de l'art à travers les années 1920, la Seconde Guerre mondiale, puis la IV^e République et le début de la V^e.

Ma curiosité attisée par la diffusion d'un documentaire TV d'Yvon Gérard sur « la Diabolique de l'Art », je pars à la recherche d'autres témoins de la vie de Domenica, à commencer par son fils adoptif, dit « Polo », en retraite sur la Côte d'Azur. Tous me dressent le portrait d'une ambitieuse sans scrupule, mais pourvue d'un réel magnétisme qui lui permit de séduire un grand nombre d'hommes de pouvoir. Pour en savoir plus, je me plonge alors, à la bibliothèque du Sénat, dans les collections de journaux relatant « l'affaire Domenica ». Je me procure plusieurs ouvrages des années 1920/1970, signés de témoins dont certains furent les adversaires de la collectionneuse, et d'autres, ses maris ou amants.

Grâce à la conservatrice Cécile Debray, j'ai la chance d'accéder aux archives du musée de l'Orangerie : articles de presse sur « l'affaire », extraits de correspondance de Domenica avec des amies comme l'écrivaine Colette. Mais au fil des mois vont se multiplier les énigmes. Fin août 2020, je cours au sous-sol du musée de l'Orangerie alors que ce dernier rouvre ses portes après de longs mois de travaux de rénovation. Deux surprises m'y attendent : d'abord, la petite salle où étaient exposées plusieurs unes de presse consacrées à l'affaire « Domenica la Diabolique » a été supprimée.

Dans les salles suivantes, on peut toujours admirer les dizaines d'œuvres qui lui appartinrent. Elles sont même mieux mises en valeur. Mais le rôle de Domenica dans la constitution de la célèbre collection est désormais passé sous silence. Les commentaires aux murs ne mentionnent plus que son premier mari, le marchand de tableaux Paul Guillaume, dont une biographie nous est proposée. Pas un mot, ou presque, de la collectionneuse elle-même. Son plus célèbre portrait – celui de *Madame Paul Guillaume au grand chapeau* par Derain – a même disparu !

Serait-il en restauration ? Aurait-il été volé ? Prêté pour une exposition ? Pourtant, aucun emplacement vide, aucune inscription ne signale son absence. En vain, j'arpente les salles encore désertées par les visiteurs. Paul Guillaume y figure toujours en bonne place, peint par Derain et Modigliani. Mais sa femme, Domenica, qui modifia la collection par quelques reventes et achats retentissants pour en faire la « collection Walter-Guillaume », c'est-à-dire la sienne, n'y figure plus – à l'exception d'un portrait perdu parmi d'autres dans une salle consacrée à Marie Laurencin.

Après avoir fermé la salle de presse la concernant, après avoir effacé Domenica des titres et des commentaires, aurait-on enfermé son portrait dans les caves ? L'aurait-on brûlé, comme celui d'une sorcière ?

Dans un précédent catalogue de l'Orangerie daté de 1986, pourtant, l'ancien conservateur Michel Hoog reconnaissait à Mme Walter-Guillaume un rôle décisif : « Il n'est pas toujours possible, pour chaque œuvre conservée aujourd'hui, d'en désigner la provenance, écrivait-il. Si la grande majorité vient certainement de son premier mari, Paul Guillaume, quelques-unes ont été achetées par Mme Walter. C'est à elle qu'on

doit une partie des œuvres des peintres de la génération impressionniste : le Sisley, plusieurs Renoir et la majorité des Cézanne, notamment les deux grands paysages. »

J'écris donc à la conservatrice pour m'enquérir de son sort. Et c'est ainsi que j'apprendrai, en décembre 2020, que Mme Walter-Guillaume a été exfiltrée de la collection qui porte son nom... au prétexte de rendre celle-ci « plus fluide » !

L'État craindrait-il de nouvelles revendications des héritiers Walter et Guillaume ? Lassées du parfum de scandale qui n'a cessé de flotter autour de sa collection, la conservatrice du musée de l'Orangerie, Cécile Debray, et celle du musée d'Orsay, Laurence des Cars, auraient-elles décidé de soustraire la célèbre dame au grand chapeau à la curiosité du public ?

En tout cas, la « Diabolique » a encore frappé.

Quarante-quatre ans après sa mort, elle fait toujours peur.

Voici son étonnante histoire.

Paris, le 21 janvier 1966

« Ils ne vous manqueront pas ? » lui a demandé Malraux en se retournant pour embrasser à nouveau, d'un regard de propriétaire, la dernière des salles où sont exposés les 148 tableaux de maître qu'elle a dû accepter de lui céder pour le musée de l'Orangerie. « Rien ne me manque jamais, a-t-elle répondu. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même ? Les choses appartiennent à ceux qui savent en jouir. »

Elle frime, évidemment, Domenica Walter-Guillaume, dite « la collectionneuse » ou « la veuve noire », en

jouant là, pour l'auteur de *La Condition humaine* devenu le ministre des Affaires culturelles du général de Gaulle, les grandes dames. Ces Renoir, ces Matisse, Derain, Cézanne et Picasso, qui ornaient hier encore son luxueux appartement près des Champs-Élysées, lui manquent déjà féroce­ment. Certes, à six ou sept exceptions près, ce n'est pas elle qui les a choisis. Les a-t-elle seulement aimés ? Mais elle y est attachée à sa façon. Ils sont les témoins de quarante-cinq années de sa vie. Avant de la rendre immortelle, quelques-uns de ces tableaux – ses propres portraits en dame au grand chapeau par André Derain ou en dame rose par Marie Laurencin – lui ont permis, quand son miroir lui faisait douter de sa beauté, de s'admirer elle-même chaque matin sur les murs de ses demeures successives. Tous les autres, à commencer par le portrait de son premier mari, Paul Guillaume, par Modigliani, marquent des étapes de sa spectaculaire ascension sociale. Tous représentaient jusqu'à ce jour son trésor, le formidable tas d'or accumulé par la fille d'un modeste employé de Saint-Affrique, Juliette Lacaze, montée de son Aveyron natal à Paris, au lendemain de la guerre de 1914-1918, pour y séduire des hommes riches et devenir l'une des reines du Paris des Années folles.

Quand l'exposition aura fermé ses portes, ces chefs-d'œuvre regagneront sa chambre, son grand salon, son petit salon, son bureau et son vestibule, à l'emplacement exact où l'artiste Isis les a photographiés pour *Paris Match*¹. Mais ils ne seront plus vraiment à elle : elle vient de signer avec André Malraux un accord l'engageant à les léguer à l'État. Plus cruel encore : elle a dû se résoudre à cette transaction pour une somme dérisoire. C'était le prix à payer pour faire libérer ses deux complices : son frère et son amant. Et pour ne

pas aller elle-même en prison, bien qu'elle reste soupçonnée de plusieurs crimes.

Juliette Lacaze, dite « Domenica Walter-Guillaume », veuve du marchand de tableaux Paul Guillaume puis du célèbre architecte Jean Walter, a 68 ans. Sous l'œil aiguisé de Malraux, toujours fasciné par les femmes à la fois séductrices et dominatrices, elle se tient très droite. Mais sa silhouette, vêtue d'un tailleur Chanel, a épaisi. Ses rhumatismes persistants l'ont obligée à troquer ses talons hauts pour des ballerines. Elle ne porte plus ces grands chapeaux qui donnaient une ombre de mystère, voire de mélancolie, à un ovale fin encadré de cheveux sombres. La mode en est passée. Dommage : ils cacheraient les marques de l'âge et peut-être aussi celles de l'avidité qui alourdit le bas de son visage, tandis que, sous le large front dégagé par la mise en plis trop apprêtée d'une chevelure désormais auburn aux reflets d'or, les yeux disent l'arrogance et l'obsession de dominer. Est-ce pour cela qu'elle a refusé d'être photographiée par *Paris Match*, chez elle ou à l'*Orangerie*, et qu'elle a exigé de voir plutôt reproduit sur une page de l'hebdomadaire le portrait d'elle le plus flatteur, celui peint par Derain en 1928 ? Ou bien a-t-elle craint, en laissant publier une photo récente, de réveiller chez les lecteurs la mémoire du scandale encore proche, relaté sept ans avant à la une du même *Paris Match* sous le titre « L'Affaire » ?

C'était en février 1959. Pour une invraisemblable histoire de tentative d'assassinat de son fils adoptif, Jean-Pierre Guillaume, dit « Polo », par l'intermédiaire de son propre frère et de son amant de l'époque, les journalistes la guettaient alors devant sa porte durant des heures. Ils l'attendaient sur les marches du palais de justice de Paris lorsqu'elle les descendait aux côtés

de son célèbre avocat, Me Floriot, en levant ses mains gantées pour protéger ses yeux des flashes. Ils la poursuivaient jusqu'à *La Mamounia*, le palace de Marrakech où ils avaient appris que la veuve milliardaire séjournait chaque hiver durant plusieurs semaines, dans une suite voisine de celle de l'ancien Premier ministre britannique, Winston Churchill.

Dès ce soir, pourtant, fuyant tout à la fois son appartement parisien aux murs étrangement dépouillés, les mondanités organisées par Malraux à l'occasion de l'exposition de sa collection et le défilé de milliers de visiteurs devant ses tableaux, Domenica Walter-Guillaume a décidé de prendre l'avion : pour retourner, comme par défi, à *La Mamounia*. Ses souvenirs l'y accompagneront.

Chapitre 1

Une enfance trop sage en Aveyron

On la dit déjà impertinente et jolie. Mais si, dès l'âge de 8 ans, Juliette Lacaze, future Domenica Walter-Guillaume, suscite l'envie de ses camarades de classe, c'est aussi pour la collection de billes qu'elle a amassée avec une étonnante ténacité à force de promesses et de grâces auprès de son père et de son frère Jean, et d'échanges dans la cour de l'école. Elle ne sait pas encore combien la petite ville de Saint-Affrique, où elle grandit dans une famille modeste, aînée des deux enfants d'un clerc de notaire, va lui paraître bientôt morne et étriquée.

Nous sommes en 1906. La construction d'une nouvelle église vient d'être achevée. « Ce sera une grande fête patriotique et religieuse », a annoncé l'archiprêtre Gineste¹, qui sait pourtant combien la République est devenue pointilleuse sur le chapitre de la séparation de l'Église et de l'État. Les Lacaze ne sont pas de fervents catholiques, et Juliette est inscrite, comme son frère cadet, à l'école publique, où la loi² ordonnera bientôt de décrocher les crucifix placés au-dessus des portes. Mais c'est dimanche. Il y a de la musique, des chants, des discours, encore plus de monde dans les rues étroites

que les jours de marché. Et soudain, annoncé par une série de sons nasillards qui ressemblent à ceux d'une corne de brume, surgit à l'entrée du pont un véhicule de couleur cuivre juché sur quatre grandes roues. Avec son intérieur en cuir capitonné, on dirait un carrosse, mais beaucoup plus bas, et sans chevaux pour le tirer. C'est une automobile ! La première que Juliette voit en vrai. À l'avant du capot brille un oiseau d'acier. Elle apprendra plus tard que c'est l'emblème de la marque Hispano-Suiza. À cet instant, quand le conducteur et sa passagère coiffés de casques en cuir lui demandent la route du château de Montaigut, elle a décidé qu'elle posséderait plus tard la même automobile décapotable. Et qu'elle habiterait un château.

Casques et chapeaux à plumes

Quand la guerre éclate en 1914, Juliette a 16 ans. Elle est tout à fait consciente du charme qu'exercent sur les garçons son corps d'adolescente déjà femme et ses yeux, que son père qualifie de « bleu-violet ». Dans *Le Courrier de l'Aveyron* et *Le Messager saint-affricain*, qu'il rapporte à la maison, elle regarde les dessins de mode. C'est le printemps. Les Parisiennes, de plus en plus minces, portent des chemisiers de couleur claire qu'on dirait cousus sur elles et de longues jupes moulantes dont le bas virevolte à chaque pas. Elles sont coiffées de grands chapeaux à plumes portés en biais avec insolence, tandis qu'à Saint-Affrique, les femmes sont encore vêtues de larges jupes et de blouses épaisses. Il faut aller à Millau pour trouver une couturière capable de confectionner une tenue plus chic. Mais voici l'été, sa chaleur accablante. Le 8 août,

les journaux titrent : « La France déclare la guerre à Berlin ». Résonnent les tambours ! Le père de Juliette ne sera pas enrôlé : il vient juste de passer la limite d'âge. Quant à son frère Jean, il n'a que 13 ans. Mais tous les hommes de 20 à 45 ans de la petite ville et de la campagne environnante sont appelés sous les drapeaux. La moisson n'est pas achevée qu'ils vont partir, casqués, fusil à l'épaule et petit drapeau tricolore à la pointe du canon, sur l'air de « À Berlin ! ». Les femmes les accompagnent jusqu'à la gare. Elles vont devoir travailler double. À la maison, dans les champs, mais aussi, à Millau et alentour, dans les tanneries puantes et dans les ateliers où l'on fabrique la spécialité régionale : les gants de peau.

Loin de Verdun, si loin de Paris

Commencent alors, pour la jeune fille, trois années d'un interminable ennui. On ne manque ni de nourriture ni de bois de chauffage à Saint-Affrique, alors que les Parisiens font la queue durant des heures pour obtenir deux kilos de charbon. La fatigue pèse sur les paysannes et les ouvrières, qui doivent effectuer des journées doubles, et l'inquiétude gagne les familles qui ont un fils au front. Mais la guerre, pour une fille d'employé comme elle, dans ce coin oublié de l'Aveyron où les journées sont rythmées par les cloches de l'église, c'est d'abord l'absence de jeunes gens sur lesquels, les soirs de bal, elle pourrait éprouver son pouvoir de séduction. Ce sont les cafés vides et les femmes en noir, qui échangent à voix basse sur le seuil des maisons grises des nouvelles des absents, parmi lesquels des blessés qui leur écrivent de belles lettres courageuses

et patriotiques. Bientôt, certaines porteront le deuil. Le bruit et la fureur des combats, cependant, n'ébranleront pas le ciel et la terre de l'Aveyron. Dès le premier été du conflit avec l'Allemagne, un grand silence est tombé sur la ville et sur la plaine.

Colette et les cheveux d'or

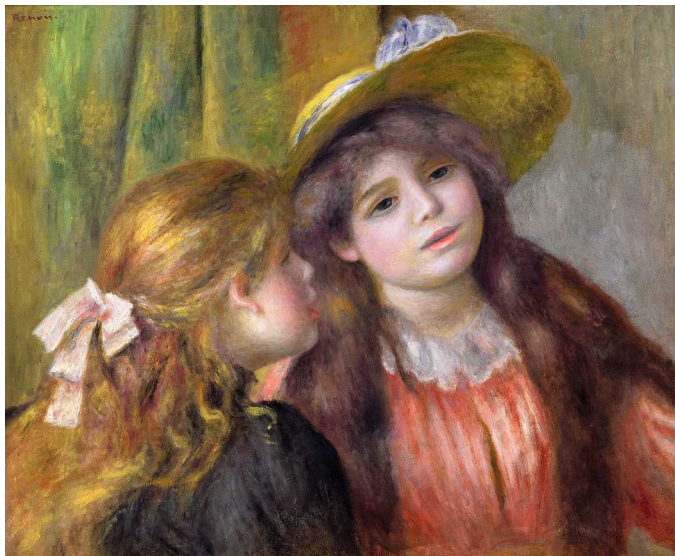
Au début de l'année 1915, l'institutrice de Saint-Affrique prend l'initiative de lire, en classe terminale, un reportage publié dans un journal parisien par une femme écrivain nommée Colette Willy, sous le titre « Jour de l'An en Argonne » :

— Rampont, le premier village, a perdu la moitié de ses maisons (...) À droite, à gauche du clair petit torrent, quelques cubes de pierre noircis, des pans de brique calcinés marquent la place d'un village qui fut aisé, la ruine d'un petit peuple obstiné et sobre. Mais l'église est encore debout (...) Une dizaine de femmes, quelques enfants prient, à genoux entre des soldats et des officiers debout. Le bombardement, qui fit tomber toutes les fenêtres à petites vitres blanches, a laissé aux murs de chaux bleue leurs lis d'or, leur chemin de croix en chromo (...) Le vent glacé, qui sent la neige, soulève la chasuble du soldat officiant et emporte vers la proche colline tonnante, le Noël ancien...

— Pensons, mes enfants, à nos compatriotes qui vivent ainsi, héroïquement, sous le feu allemand...

L'institutrice a chargé Juliette, qui est la meilleure de la classe en lecture, de lire la suite :

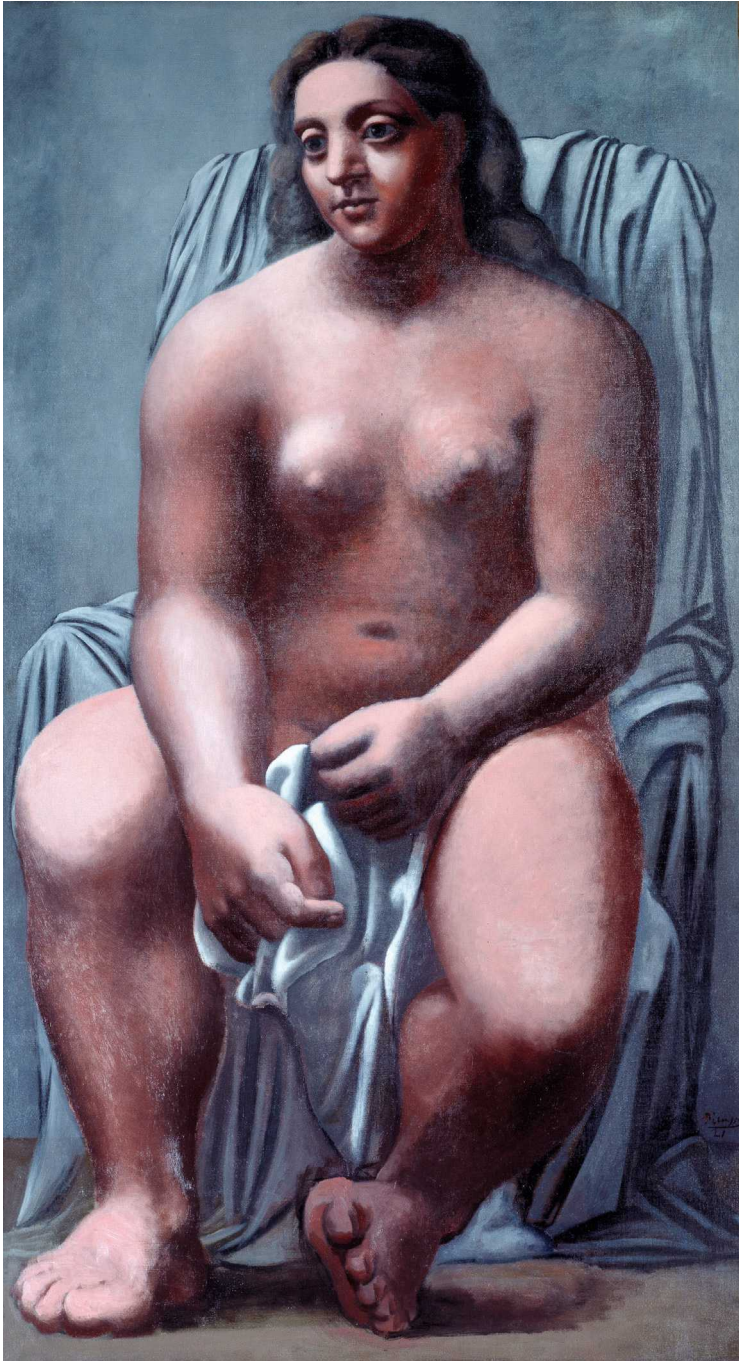
— C'est une surprise que de trouver, parmi ces ruines, autant d'enfants. Un à un, deux à deux, ils viennent, timides, muets, malicieux, chercher la



Portrait de deux fillettes par Auguste Renoir fut acquis par Domenica Walter en 1939.
(Huile sur toile, vers 1890-1892, Paris, musée de l'Orangerie)



Célèbre tableau du musée de l'Orangerie, *Arlequin et Pierrot* est une commande de Paul Guillaume au peintre André Derain, dont hérita ensuite la Collectionneuse à la mort de son premier mari.
(Huile sur toile, vers 1924, Paris, musée de l'Orangerie)



Acquise par Paul Guillaume après 1930, *La Grande Baigneuse*, de Pablo Picasso rejoint ensuite les rangs de la collection de Domenica Walter, à qui elle plaît beaucoup.
(Huile sur toile, 1921. Paris, musée de l'Orangerie)